

CASSE-RÔLES

N° 3 • FÉVRIER 2018



journal féministe
& libertaire
à prix libre

ÉDITO



Dans le collectif féministe libertaire réuni dans *Casse-rôles*, il y a des roses et des épines, car nos analyses sont diverses, parfois divergentes... et l'expression libre. Les *Casse-rôles* s'entrechoquent, et ça fait des étincelles, mais c'est pour la bonne cause !

Dans ce numéro, nous avons le plaisir de vous faire connaître de nouvelles plumes. Nous aimons l'idée que nos lectrices et nos lecteurs nous envahiront de textes à publier !

En cette fin d'année 2017, l'activité politique et sociale s'est trouvée en parfait accord avec le ton mordant que nous souhaitons donner à ce journal. Aussi avons-nous consacré une large part des articles au mouvement des hashtags et à la formidable libération de la parole des femmes.

Nous n'aurons que ce que nous prendrons. Servons-nous !

En rédigeant cet éditto, nous entendons à la radio que Miss France vient d'être élue. Eh oui, viande fraîche au marché de Noël !

Domage que les Françaises – grandes timides – n'aient pas eu le même *punch* que les Péruviennes... Lors de la cérémonie de remise du titre Miss Pérou 2017, les bimbos vêtues de minirobes en lamé doré ont délivré un message inattendu et percutant :

« – Je m'appelle Camila Canicoba et je représente le département de Lima. Mes mensurations sont : 2202 cas de féminicide les neuf dernières années dans mon pays.

– Je m'appelle Samantha Batallanos, je représente Lima, mes mensurations sont : une fillette meurt toutes les 10 minutes à cause de l'exploitation sexuelle.

– Je m'appelle Juana Acevedo et mes mensurations sont : plus de 70% des femmes de notre pays sont victimes de harcèlement de rue.

– Etc. »

En couverture : Œuvre d'Emmanuelle

AU SOMMAIRE

FRANÇOISE HÉRITIER, p. 3 ; HARCÈLEMENT : OH, RIEN DE BIEN GRAVE !, p. 4 ;
HASHTAG MON AMOUR, p. 6 ; OCT : OVAIRES ET CONTRE TOUT !, p. 8 ;
LE MASCULINISME, p. 10 ; EXCISION, UNE PRATIQUE DE MARQUAGE DU SEXE, p. 13 ;
FEMMES EN MIGRATIONS, p. 16 ; LA GITANE ANARCHISTE, p. 18 ;
L'ÉCRITURE INCLUSIVE : MANIFESTE, p. 20 ; LE POINT, p. 21 ;
CONTACT/ABONNEMENT, p. 22 ; TIT'SOSO, « PAS NORMALE », p. 23 ;
« L'AUTRE BD, 6 FEMMES AUTEURES », p. 24.

À FRANÇOISE HÉRITIER



Après le décès de Françoise Héritier, le 15 novembre 2017, le jour de ses 84 ans, j'avais envie de rendre un *femmage*¹ plutôt qu'un hommage, elle qui a tant apporté au féminisme. Françoise Héritier n'était pas très connue du grand public, mais dans certains milieux, elle apparaissait comme une très grande dame, elle qui était petite, souriante, à la voix douce. C'était une anthropologue très appréciée sur le plan international, qui, grâce à son « terrain » de recherche que fut l'Afrique, particulièrement le Mali et le Burkina Faso, il y a soixante ans, dévoila des liens de parenté et le fonctionnement de systèmes d'alliances, qui fondent de manière universelle les rapports de domination des hommes sur les femmes, la possession des corps des femmes et l'usage que les hommes en font : ce qu'elle a nommé comme la « *valence différentielle des sexes* », la place différente et inégale accordée aux femmes et aux hommes, un artefact et non un fait de nature.

Le défaut du sperme !

La parution de *Masculin/Féminin, La pensée de la différence* (éd. Odile Jacob, 1996) a été saluée avec grand intérêt dans le mouvement féministe. Le corps des femmes n'est pas un vase dans lequel verser la semence, il tient un rôle actif dans la procréation. Ce que les hommes ne peuvent accepter, c'est le défaut du sperme ! Il est logique de « faire du même », faire une fille quand on est femme. Mais « faire du différent », faire un garçon quand on est une femme, ne peut apparaître que scandaleux. La réponse des hommes : l'appropriation et le contrôle ! le rabaissement et l'humiliation !

Sur le palier de l'escalier qui montait aux chambres, se trouvaient deux chromos qui représentaient la pyramide des âges de la vie pour l'homme et pour la femme. Une marche par décennie, accompagnée d'un dessin représentant le personnage ainsi qu'un vers de mirliton. À 20 ans, on voit l'homme choisir une épouse ; à 30 ans il admire ses fils ; à 50 ans, il triomphe, bras étendus, « maîtrisant le passé et le futur ». Puis il entame la descente, curieux et vif, se promenant dans le pays, apprenant à connaître le monde et les autres. Il meurt l'esprit tranquille parce qu'il a bien rempli sa vie.

Pour la femme, c'est une autre affaire. À 10 ans, c'est une fille innocente : « pour elle la vie est ravissante ». À 20 ans,

« son cœur tendre s'ouvre à l'amour ». À 40 ans, elle bénit le mariage de ses enfants et la naissance de ses petits-enfants. À 50 ans, déjà vieillie, « elle s'arrête, au petit-fils elle fait la fête ». Et puis elle amorce sa descente « dans la douleur », appuyée sur un garçon, fils ou petit-fils, et elle meurt « sans courage ».

La différence de condition entre l'homme et la femme me sautait chaque jour aux yeux et je ne comprenais pas ce que signifiait : « À 50 ans, elle s'arrête ». Elle s'arrête de quoi ? Personne ne pouvait me répondre. Ce n'est que plus tard que j'ai compris : elle est ménopausée, elle s'arrête donc d'être féconde et séduisante, elle a perdu toute valeur, contrairement à l'homme, en pleine possession de sa force.

D'après *Conversations avec Françoise Héritier*, film de Patric Jean, Black Moon, 2015.

« Dire que les femmes ont le droit de se vendre, c'est masquer que les hommes ont le droit de les acheter. »

Françoise Héritier a révolutionné la recherche, en mettant les rapports de domination féminin/masculin, mais aussi les fluides corporels, au cœur de ses hypothèses. Ce qui l'a amenée à soutenir activement le combat abolitionniste dans le cadre du système prostitutionnel, mais aussi la reconnaissance des malades du sida, leur place dans la société, et celle des prisonniers malades et de leurs conditions de détention, d'apporter sa contribution dans le débat éthique. En fait, elle a donné des instruments pour penser le présent.

Ne disait-elle pas en plein scandale Weinstein : « C'est se reconnaître inhumain que d'affirmer qu'on nourrit des pulsions incontrôlables ! Et qu'on ne nous parle pas de désir bestial ! Les bêtes ne violent pas leurs partenaires, sauf les canards je crois. Et jamais ne les tuent. »

Ses dernières parutions, *Le Sel de la vie* (2012), *Le Goût des mots* (2013) et *Au gré des jours* (2017), nous la présentent pleine de vie, curieuse de tout. C'est à peine si elle nous a quittés...

HÉLÈNE HERNANDEZ

1. *Femmage* est aux femmes ce qu'hommage est aux hommes.



HARCÈLEMENT : OH, RIEN DE BIEN GRAVE !

Lorsque ont été lancés les « Me too » et autres « Balance ton porc », je me suis dit : j'ai eu de la chance, je n'ai jamais été agressée sexuellement, je n'ai pas subi de harcèlement. Et puis, en y repensant, des souvenirs sont remontés à la surface. Oh, rien de bien grave ! Pas de viol, pas de coups, pas même de main aux fesses. Non, seulement du machisme ordinaire, de ces petites violences si anodines qu'on les minimise avant de – presque – les oublier.

UN SOUVENIR D'ÉCOLE

Il y a eu ces garçons à la fête du collège qui s'étaient mis à quatre pour me faire « manger des confettis » parce que j'avais refusé leurs avances. J'ai vraiment cru qu'ils allaient m'étouffer et j'ai cassé une bouteille de coca sur le crâne du plus pressé (j'ai un père adepte de self-défense, merci papa).

UN SOUVENIR DE VOYAGE

Je me souviens aussi de ce policier dans les rues de Moscou qui m'avait demandé mon passeport et me l'agitait sous le nez, promettant de me le rendre si j'acceptais de dîner avec lui. La scène se

déroulait sous les rires gras de ses collègues qui ne se doutaient pas que la petite Française comprenait leurs plaisanteries salaces. Ou peut-être s'en moquaient-ils. Celui-là, je l'avais eu au charme, j'avais joué la niaise, juré que je reviendrais le soir. Le type se rengorgeait, ne doutant de rien. Il m'avait rendu mon passeport et j'avais couru me réfugier à l'hôtel Intourist.

SALOPE, PUTE OU LES DEUX ?

Tiens, une autre mésaventure, encore plus insignifiante, un soir à la gare de Bordeaux lorsque j'étais étudiante. Il m'avait hélée pour me « demander un service » et comme j'étais polie et ouverte je lui avais répondu « oui ? » Mal m'en avait pris, il m'avait draguée plus que lourdement, insistant, presque menaçant. Je ne savais plus comment m'en dépêtrer. Comme je restais inflexible, il avait changé d'attitude, se montrant de plus en plus brutal dans ses paroles. Il avait fini par me lancer un « *c'est toujours pareil, c'est les plus moches qui refusent. J'en ai rencontré de plus belles que toi qui ont dit oui mais toi, tu es une salope et tu dis non* ». Double peine, si je dis

non je suis une salope, si je dis oui une pute, ou l'inverse ou les deux. De toute façon, j'ai tort. Et cette manière de tenter de me déstabiliser en m'humiliant, en me traitant de moche.

MOI, MOCHE ?

Qu'est-ce qui est le plus grave pour une jeune fille, attirer les convoitises des hommes, même les plus répugnants, ou n'attirer aucun regard parce qu'on est « moche » ?

Être laide, c'est quasiment un handicap. Le corps féminin





est un attribut, un enjeu social, qu'on le fasse parader, qu'on l'expose, dénudé, ou au contraire qu'on le cache, qu'on l'enferme, qu'on l'en-trave. Corps du désir, corps du délit, marqué du péché originel, on le montre pour vendre, on le vend pour sceller un marché, on le vole parce qu'on le veut, on le viole pour humilier son clan, on le voile pour l'honneur des hommes, on le voue à l'avenir, on venge sur lui les frustrations, on le punit du désir qu'il provoque, on le répudie quand il ne séduit plus, on le vilipende, on l'idéalise, on le maudit, on le sacralise, dans tous les cas, on l'utilise, on se l'approprie, il est un objet, sur lequel tout le monde a des droits, il échappe à sa légitime propriétaire.



blessaient. La honte était de mon côté.

CELLES « QUI AIMENT LES HOMMES »

Depuis que les femmes osent témoigner, fleurissent aussi sur les réseaux sociaux des déclarations signées de « femmes qui aiment les hommes » pour

condamner leurs congénères.

Celles qui dénoncent le harcèlement seraient ainsi des femmes qui n'aiment pas les hommes, autant dire des mal baisées. Donc il y aurait les nanas cool, sympas, avec le sens de l'humour, qui aiment la vie, le plaisir, le sexe, bref les hommes, et les autres, les féministes, les sinistres, les revendicatrices, les grincheuses, les peine-à-jouir jamais contentes.

EST-CE QUE J'AIME « LES » HOMMES ?

Est-ce que j'aime les hommes ? Il y a encore quelques jours, je vous aurais dit oui mais à force de lire les réactions de toutes ces femmes « qui aiment les hommes », qui ont si bien intégré leur infériorité qu'elles défendent un ordre phallocrate, qui sont si soumises qu'elles haïssent leur propre sexe, je les imagine élevant leurs garçons comme des roitelets à qui tout est permis et j'ai envie de répondre non.

Non, je n'aime pas « les » hommes, pas tous les hommes. Je n'aime pas ceux qui profitent de leur force physique, de leur pouvoir ou de leur position pour imposer leurs envies, je n'aime pas les pervers, les manipulateurs, les égocentriques, les violents, je n'aime pas les violeurs, ni les agresseurs, je n'aime pas ceux qui frappent les femmes ou les enfants, ni ceux qui les intimident, les insultent, les menacent, les humilient ou les terrifient.

Non vraiment, je ne les aime pas et en prime, je n'aime pas les femmes qui ne supportent pas de voir d'autres femmes secouer le joug du patriarcat.

HONTE DE QUOI ?

Alors qu'un garçon peut être fort, courageux, intelligent, une fille sait depuis le plus jeune âge qu'elle doit être jolie, quelles que soient ses autres qualités, quelles que soient ses ambitions. Ce soir-là, à la gare de Bordeaux, je me sentais prise en défaut, en tort. Je tentais de m'éloigner et ce sale type aviné me suivait, m'apostrophait, me criait dessus. Les passants se retournaient et me regardaient. J'étais gênée. Il me hurlait que j'étais moche, une salope moche en plus et c'était moi qui étais mal à l'aise. Vous avez remarqué ? Ce sont toujours les mêmes qui se sentent coupables. À nous les filles, on apprend à attendre qu'on nous donne, à demander poliment et si on nous refuse, à la rigueur, on s'excuse d'avoir dérangé. Les garçons, eux, ont le droit d'aller chercher ce qu'ils désirent et de l'obtenir par la force s'il le faut. Ils se demandent rarement s'ils le méritent. J'étais jeune, belle, plutôt intelligente et cultivée. C'était un ivrogne vulgaire et repoussant qui harponnait les filles dans les gares et je me sentais salie. Ses accusations stupides me touchaient, me

SYLVAIN REYRE



Hashtag MON AMOUR

Peu importe, au fond, ce qui a déclenché la marée planétaire des hashtags. Disons qu'il y a eu deux ou trois interrupteurs, dans un contexte mondial où les droits des femmes sont au mieux contournés, au pire constamment violés.

Une chose est sûre : la parole se libère, et elle se libère partout. #Zilaka_moukabel_wazifa en Arabie Saoudite, #Nopiyouma en Afrique de l'Ouest (wolof : je ne me tairai pas), #AnaKaman en Égypte, Tunisie, Maroc, Algérie et dans d'autres pays arabes, #YoTambien dans les pays hispanophones, #MeToo dans les anglophones, mais aussi en Afrique du Sud, au Pakistan et dans nombre d'autres pays, #QuellaVoltaChe en Italie, #jagocsksa en Suède, #EuTambém et #Delataseuporco au Brésil, et les caractères manquent à mon ordinateur pour l'écrire en chinois, en hébreu (#Nou-sAussi), en tamoul, en japonais, en coréen, en vietnamien, en hindi, partout où les hashtags fleurissent, c'est-à-dire littéralement partout où il y a des humains (inégaux) dans ce monde...

Les mecs français, dans l'ensemble, soit n'en mènent pas large, soit nous assourdissent de leur silence, soit montent au créneau pour crier à la guerre des sexes (viols et harcèlements étant des actes d'amour), à la délation (les Juifs balancent les nazis), à l'amalgame (c'est une campagne contre les hommes), à la loi de Lynch (les Noirs vont pendre les Blancs, les femmes vont violer les hommes) et craignent la diffamation (quelque chose qui a à voir avec ce que vivent, depuis des milliers d'années, les milliers de femmes qu'on ne croit pas quand elles racontent ce qu'elles ont subi).

Ne soyons pas injustes : certains, très ébranlés, ont créé les hashtags #HowIWillchange, #ItWasMe et #IDidThat, mais cette initiative, suivie par les hommes dans les pays anglophones, semble totalement ignorée en France.

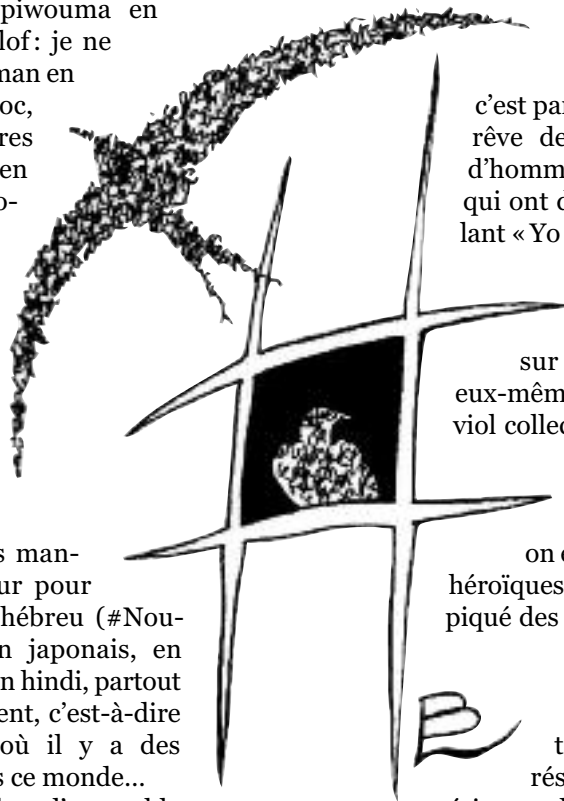
Notre beau pays a récemment été identifié par l'Agence européenne des Droits fondamentaux comme l'un des plus violents d'Europe à l'égard des femmes, avec des taux d'agressions et de peur comparables à ceux des Pays-Bas et du Royaume-Uni (46 %), derrière Danoises et Finlandaises. Nous avons aussi le triste

privilege d'être l'un des trois pays les plus violents d'Europe à l'égard des moins de 15 ans, avec la Finlande et l'Estonie. Et qu'on ne dise pas que

c'est parce que nous sommes un pays latin : je rêve de voir, comme en Espagne, autant d'hommes parmi les milliers de manifestants qui ont défilé dans les grandes villes en gueulant « Yo te creo » à la suite du procès inique qui a retourné la faute sur la victime d'un viol collectif (5 mecs partis pour violer, qui l'ont dit et partagé sur les réseaux sociaux, qui se décrivent eux-mêmes comme une meute, qui ont filmé le viol collectif d'une jeune fille de 18 ans et l'ont partagé itou sur les réseaux sociaux). Des milliers !

Mooooon Dieu mais que dirait-on en France de ce qui est arrivé à ces cinq héroïques chasseurs ? Un retour d'ascenseur pas piqué des vers : là-bas, les internautes sans vergogne, ulcérés de voir ces fumiers dorlotés par la Justice tandis que la victime était traînée dans la boue, ont tout simplement balancé sur les réseaux sociaux (qui a vécu par le fer périra par le fer, je les ai reçus jusque dans mon trou montagnard) la photographie et le nom des cinq fauves de la meute, publication rapidement devenue virale. Autant dire que même avec le non-lieu qui se profile, ils sont socialement morts. Je comprends assez l'espagnol pour lire les appels au tabassage et au meurtre qui fleurissent, venant d'hommes peu soucieux de s'identifier à de pareils porcs – que les animaux charmants qui portent ce nom me pardonnent.

Laissez faire la Justice, enfin ! diront les bons samaritains d'un côté et de l'autre des Pyrénées. C'est que si la Justice faisait ne serait-ce que le quart de la moitié du tiers de son boulot, tous ces hashtags n'auraient pas lieu d'être, et la société civile n'aurait pas à s'occuper des violences sexuelles. Mais voilà. Ici la Justice balance des non-lieux de consentement probables sur des viols de gamines de 11 ans (dont l'une a eu un





... et la galanterie, alors ??

enfant des suites du viol), là-bas la Justice considère une tournante lors des fêtes de Pampelune comme une joyeuse partie de sexe entre amis. (Là-bas l'indignation provoque des manifs dans toute l'Espagne, ici pas un chat dehors.)

Que nul ne s'y trompe : tout pouvoir abusif ne tient que par la pratique de l'omerta. Nous baignons dans cette loi biblique immémoriale : le scandale doit arriver de toute façon, mais malheur à celui par qui le scandale arrive. En d'autres termes, ce qui est tu n'existe pas. Ce qui fait exister le crime, ce n'est pas qu'il soit perpétré, c'est qu'il soit rendu public. Par conséquent le criminel est non pas celui qui le perpète, mais celui qui le révèle au grand jour. Le crime systémique des sociétés tient sur un ciment de mensonges et de dissimulations.

De #BalanceTonPorc aux Paradise Papers, ce qui rentre dans le domaine public déclenche automatiquement de forts remous de société, déstabilise les profiteurs de tout poil, allume des torrents de haine contre les dénonciateurs. On pourrait s'étonner, au vu de la monstruosité ordinaire des faits révélés, que ceux qui sont pris de panique quant à la forme que revêt leur dénonciation aient dormi si paisiblement quand un silence de bon aloi recouvrait la routine des viols, des harcèlements, des abus sexuels. Oui, c'est vraiment impressionnant, disait-on entre la poire et le fromage. Mais il y avait d'autres urgences, peuchère.

Au soir de sa vie, Héritier s'est réjouie que les femmes s'emparent de la parole avec une telle impétuosité partout dans le monde pour étaler la merde au grand jour. Certains, en Suède, considèrent ce mouvement comme aussi important pour l'émancipation des femmes que le droit de vote. Et ici ?

On voit ça et là fleurir en France des articles dénonçant le harcèlement sexuel des hommes par certaines femmes. Mais encore une fois, il faut lire l'anglais pour que le problème soit posé de façon réaliste : oui, les hommes aussi sont agressés sexuellement, principalement dans l'enfance ou l'adolescence, et principalement par d'autres hommes. Dans la foulée des actrices qui ont dénoncé Weinstein, certains acteurs ont mangé le morceau et révélé les agressions sexuelles subies dans cette florissante industrie. Selon David Lisak, clinicien, consultant médico-légal et chercheur états-unien spécialisé dans le viol (et lui-même victime de violences sexuelles), un homme sur six aurait été victime d'abus sexuels. Comme pour les femmes, ces abus

ont principalement lieu dans l'enfance ou l'adolescence. Mais il semble que la culture machiste est si prégnante qu'il est encore beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux femmes de les révéler.

Ils souffrent du syndrome qu'on pourrait appeler de double peine : traumatisme classique des abus, avec en plus la honte de se retrouver dans un rôle incompatible avec les canons de la virilité. Rarissimes sont les hommes victimes qui se sont exprimés sur les hashtags. Tout le monde n'a pas le courage du rugbyman Sébastien Boueilh, qui non seulement est arrivé à confondre, dix-huit ans plus tard, l'ami de la famille qui l'avait violé entre 12 et 15 ans, mais a créé une association, colosse aux pieds d'argile, qui ne cesse de ferrailer pour sensibiliser sur le fléau de la pédophilie dans les milieux sportifs (il semble que l'Église catholique ait affaire à forte concurrence). Mais la honte, hélas, muselle les hommes abusés et paralyse toute solidarité avec les victimes de l'autre sexe pour dénoncer un système effroyable pour tous. On mesure le pouvoir de nuisance du patriarcat, qui arrive à désolidariser par la seule identification sexuelle des victimes objectivement similaires.

Il n'est pas tous les jours si facile d'être du « bon » côté du manche. C'est que le patriarcat, comme le dit si bien Kimmel, n'est pas seulement un système de domination des hommes sur les femmes. C'est aussi, et surtout, a-t-on envie de dire, un principe de domination d'une minorité d'hommes en position de pouvoir contre une majorité d'hommes aliénés. C'est un système de domination fondé sur la virilité violente et tous ses attributs symboliques. C'est un principe de guerre jusque dans la paix. Et dans la paix, la guerre est sexuelle. C'est ce qu'on appelle la culture du viol, qui massacre tout de même un petit garçon pour deux petites filles.

Les gars ! Réveillez-vous ! Ça fait du bien que le youtubeur Terrene Trash, ou les frères de Boni et Axel Lattuada (*Et tout le monde s'en fout*) existent, mais ils sont bien seuls, et leur réjouissante patate n'arrive pas à faire oublier leur isolement sur la scène médiatique française. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'à la faveur des réactions à ce mouvement, féministes et proféministes peuvent évaluer le chantier de ce qui reste à reconfigurer dans le doux pays de la galanterie.

En résumé, on n'a pas fini de mouiller la chemise.

LAURENCE BIBERFELD



Ovaires et contre tout !

Le collectif féministe et anarchiste Ovaires et contre tout est né en 2003 du besoin de créer un espace non mixte au sein de l'athénée libertaire de Bordeaux.

Il s'est fixé comme objectifs dès le départ :

- de se former en interne sur les questions anarchistes féministes,
- de rendre visibles les idées féministes dans l'athénée libertaire et de lutter contre le sexisme,
- d'agir et faire connaître à l'extérieur la lutte contre le patriarcat.

Conscientes que le patriarcat est une construction sociale, nous luttons pour son abolition. Nos pratiques féministes se réclament de l'anarchisme, nous ne sommes donc pas réformistes. Nous pensons qu'il n'y a pas d'aménagement possible pour un patriarcat « à visage humain ».



Régulièrement interpellées sur la non-mixité, nous avons souhaité donner une réponse à la fois pédagogique et drôle avec le sketch ci-dessous...

- T'es féministe, toi ?
- Oui, pourquoi ?
- Parce que moi, tu vois, je suis plutôt anti-sexiste !
- Je vois pas trop !
- Le problème avec les féministes, c'est qu'elles sont sexistes !
- ??????????
- Par exemple quand tu fais un apéro non mixte, tu exclus en fonction du sexe ! Donc tu es sexiste !
- Tu veux parler d'une sorte de « sexisme inversé » ?
- Ouais, c'est ça !
- OK, si tu veux parler de sexisme inversé, on va être obligées de remonter loin loin loin dans le temps et de bouleverser quelques petites choses...



Au début, les femmes partent chasser, les mecs eux ? Ils s'occupent des petits, font un peu de ménage, un peu de jardinage, ils décochent la grotte... Des trucs de mecs quoi !

Les femmes, elles, prennent drôlement goût à se balader pendant que leurs mecs bossent à la maison. Elles vont boire des petits coups entre copines en attendant que le repas soit prêt.

La société, qui est déjà pourrie...

– *Ouais, ça elle est déjà pourrie !*

... elle oblige les mecs les plus pauvres à aller bosser aussi à l'extérieur de la maison.

Ça leur plaît pas trop aux filles, ce début d'autonomie, mais bon, comme on réserve aux hommes les sous-emplois et surtout ils sont toujours moins bien payés, l'honneur est sauf.

On a des doctoresses et des infirmiers, des PDGères, et des assistants, normal quoi.

Il faut comprendre que ça, ça se passe partout... pas dans un petit coin de la planète, non ! Partout !

– *All over the world !*

Bon y'a des variantes, comme l'autorisation ou pas de brûler ou lapider un homme qui se comporte mal, ou le droit de tuer les enfants mâles à la naissance.

– *Une sacrée malédiction... les mâles*

Attention, c'est pas non plus facile la vie d'une femme, il faut qu'elle aille à la guerre pour protéger les hommes mais bon, comme elle a « par nature » l'âme guerrière... Finalement, c'est dans l'ordre des choses.

Et puis les hommes ils jouent aussi un rôle dans la guerre, butin sexuel, ça fait partie du jeu !

On leur apprend très tôt leur place dans la société. Il faut pas qu'ils soient trop tentés de bouger, revendiquer, avoir des prétentions d'émancipation.

– *De toute façon, un mec intellectuel, ça donne pas envie de baiser !*

Faut pas qu'il soit trop malin et qu'il fasse chier sa femme quand elle rentre du boulot, poser des questions à la con, reprocher des trucs ! Non normal, attentionné, propre, docile !

– *Manquerait plus qu'il aille voir ailleurs.*

L'espace des hommes c'est la maison, alors forcément, sont un peu bousculés dans la rue.

Parfois ils en ont marre d'être accostés par des nanas qui veulent les niquer.

– *Fioutfiout « t'as un joli p'tit cul tu sais ? ».*

– *Hey tu baisses ?*

– *Ah bon et tu sucres pas non plus ?*

– *Hey hey bois mes règles !*

– *Quel manque d'humour et sont plutôt coincés côté cul les mecs !*

La société... euh on pourrait l'appeler matriarcale ? Elle a un peu façonné le mec « idéal »

– *Celui que tu vois à la télé mais que tu rencontres jamais.*

Fantasme ou pas, en attendant, les hommes ils sont bien obligés pour être socialement intégrés d'être doux, gentils, mignons, sans poils...

– *Ah ouais sans poil !*

On les a habitués à s'arracher ces trucs immondes qu'ils ont naturellement un peu partout, c'est vraiment pas beau chez un mec !

– *Donc sans poil...*

On leur a appris à détester chez eux tout ce qui fait « différence », faut qu'ils restent dans la norme imposée : poids, taille, âge, fesses, sexe.

– *Hey, paraît qu'y a des chirurgiennes qui liftent et grossissent les couilles... S'ils croient que ça les aide à se faire pécho par les nanas ! huhuhu !*

On leur a montré dans des journaux spécialisés à quoi ils doivent ressembler, maigres, imberbes, musclés, mais pas trop, souriant, portant des tenues pour exciter les sens des filles...

En fait, on leur montre en permanence qu'ils ne peuvent pas ressembler à ces mecs des magazines.

– *Et ça, ça fout un coup au moral.*

Et puis un vrai mec, un mec baisable, c'est un mec jeune... et ouais la femme mûrit (le charme de la cinquantaine, mystère et plénitude), alors que l'homme ben, il vieillit... Pas de chance

– *C'est la nature !*

C'est sûr, ça entraîne des problèmes psychologiques chez l'homme, mais faut souffrir pour être beau !

On leur a tellement appris à rester à leur place qu'en général ils font pas trop les malins les mecs, ils rentrent vite au chaud le soir et traînent pas trop dans les rues.



❖ – *Faut qu'ils évitent les shorts, s'ils ne veulent pas se faire violer.*

C'est vrai que tout ce pouvoir, c'est un peu un peu monté à la tête des filles, élevées en permanence avec le devoir d'être plus fortes, plus fières...

Ben c'est pas facile, parfois ça les fait vriller les filles.

– *Hey, et y en a même qui castagnent leur mec...*

Ouais, c'est pas joli, mais souvent, ils l'ont cherché et pis c'est vrai que l'alcool, ça fait faire des conneries.

Pour compenser tout ça, on a créé la « journée de l'Homme », histoire qu'ils se sentent choyés un jour par an.

– *Alors un p'tit fer à repasser, un nouveau robot, pensez-y mesdames, ça leur fait plaisir à nos hommes.*

Quand les filles partent voir des matchs entre nanas, parce que de temps en temps c'est important de se retrouver, c'est normal, elles préférèrent que les mecs restent à la maison.

– *D'abord ils aiment pas le foot et puis faut bien que quelqu'un garde les enfants.*

Si on est dans cette société-là et que j'arrive en tapant sur le cul de mon collègue en lui disant « allez chéri, tu me fais un café? », alors oui, ce serait du « sexisme inversé »! Et si DANS cette société-là, les filles organisent une manif non mixte! Alors oui ce serait sexiste!

Et si on était dans cette société-là... matriarcale? J'espère que les hommes lutteraient et le feraient en non mixité.

– *Hey les mecs, vous voulez vraiment aider les luttes féministes? Alors même si la non-mixité vous défrise... NO COMMENT!*

**NUL SEXISME LÀ-DEDANS,
JUSTE UNE RÉPARATION
HISTORIQUE!**

Attention,

LE MASCULINISME, QU'EST-CE QUE C'EST?

Le masculinisme est un mouvement complexe et hétérogène qui vise à remettre en cause les avancées vers l'égalité obtenues par les luttes féministes. Des hommes ne supportent pas de perdre leurs privilèges et les repères confortables que le patriarcat leur a donnés.

Des groupes qui se prétendent un mouvement symétrique au féminisme, se penchant simplement sur la condition masculine, avancent masqués et présentent une version mystificatrice de la réalité sociale dans laquelle les femmes auraient pris le pouvoir. Ces groupes fort divers forment un réseau vaste et confus : groupes de défense des « droits des pères », collectifs de *men's studies*... Le collectif Stop Masculinisme a publié en 2013 un très bon livre répertoriant ces groupes et associations et leurs liens, afin d'y voir plus clair¹.

Certains, plus ou moins issus du mouvement « pro-féministe » ont étudié et retenu quelques leçons tirées du mouvement féministe. Au sein du Réseau Homme, par exemple, la virilité obligatoire est remise en cause, et l'expression des émotions est très valorisée. Mais toute analyse globale, sociale ou politique des rapports hommes-femmes est bannie. Ces groupes se prétendent apolitiques et présentent leur idéologie comme faits irréfutables et mal connus et niés par les féministes. Nulle analyse des systèmes croisés de domination (pour n'en citer que deux : le capitalisme et le racisme). Sous un visage avenant de lutte contre des rapports de domination se révèlent de faux amis, perniciox et réactionnaires.

VIOLENCE DES FEMMES ET PERTE DE REPÈRES

Les masculinistes cherchent à générer de la sympathie pour leur cause. Adeptes de la victimisation et de l'inversion des rôles, ils aiment parler de la souffrance des hommes, évoquer une perte de repères, de la difficulté d'être un homme aujourd'hui. Quand on parle de violences sexistes – qui sont dans leur très grande majorité des violences commises par des hommes contre les femmes –, ils répliquent « *Mais les hommes aussi sont victimes de...* » Il ne s'agit pas de nier que des hommes puissent subir des violences, notamment sexuelles. Il est important d'en parler parce que le tabou, lié au genre qui pèse sur ces violences, reste prééminent. Toutefois,

¹. *Contre le masculinisme: guide d'autodéfense intellectuelle*, éd. Bambule.



masculinisme !

les situations des femmes et des hommes ne sauraient être présentées comme symétriques. L'argument de la symétrisation revient à nier l'existence même du genre, c'est-à-dire le système de distinction et de hiérarchisation de l'humanité en deux classes, « hommes » et « femmes » qui conduit à la domination de l'un (les hommes) sur l'autre (les femmes). Nous vivons dans une société où les situations des hommes et des femmes ne peuvent pas être présentées de façon symétrique.

Les masculinistes aiment s'appuyer sur des chiffres, des statistiques, des études afin de démontrer que les hommes sont les premières victimes de violence. Or, si les hommes sont bien victimes de violences importantes, celles-ci sont commises... par d'autres hommes, ce qui est le résultat d'un système patriarcal machiste et violent qui enjoint les hommes à s'imposer par la violence, vis-à-vis des femmes surtout, mais également des autres hommes. Cependant, lorsque les masculinistes parlent des violences que les hommes subissent, ils insistent sur l'idée que les auteurs de ces violences seraient les femmes, agressives, injustes et aveuglément solidaires les unes des autres.

LE COMLOT FÉMINISTE

Le féminisme est présenté dans la société comme dépassé, voire dangereux. Les combats féministes d'hier seraient victorieux et les luttes féministes d'aujourd'hui ne seraient qu'un acharnement des féministes pour grappiller toujours plus de pouvoir. C'est l'un des nouveaux visages de l'anti-féminisme. Les masculinistes parlent de « féminisation de la société ». Le fantasme d'un matriarcat oppressif est abondamment relayé. Le sexisme lui-même serait en fait un problème causé par les femmes : puisque ce sont elles qui élèvent principalement les enfants, le sexisme serait transmis aux enfants par les femmes.

L'idée que le féminisme et les féministes devraient sans cesse être « surveillés » à cause d'une tendance à toujours

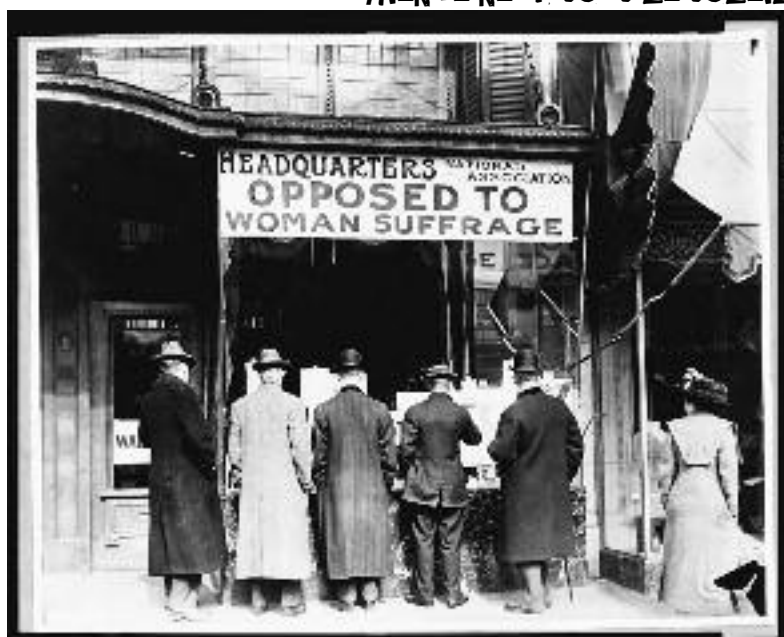
aller trop loin, à exagérer, est fréquente, même dans les milieux militants. La méfiance est palpable, pesante et systématique. Toute prise de parole d'une féministe est scrutée, observée, décortiquée : « *Ne fait-elle pas des généralisations ?* » La validité des propos tenus est soupesée par tous, qu'ils aient étudié la question ou non, qu'ils soient concernés ou non. Comme les corps des femmes, les combats de femmes semblent être un domaine public où tout le monde (et surtout les hommes) exige un droit de regard.

DANS LES LUTTES

La prétendue crise de la masculinité et le masculinisme relèvent de ce que Dupuis-Déri appelle un « discours de crise ». Le « discours de crise » est un procédé rhétorique utilisé par les groupes sociaux dominants pour réaffirmer leur domination : « racisme anti-Blanc », « mal-être des cadres », patrons « pris en otage » lors d'une grève, sexisme anti-homme...

Les arguments masculinistes ont le vent en poupe et cette rhétorique s'est répandue dans la société de façon insidieuse jusqu'à être reprise par des militants anti-sexistes, voire libertaires, qui ne s'en rendent pas compte : auto-justification, argument de la symétrisation, méfiance vis-à-vis du féminisme de peur d'une prise de pouvoir par les femmes, fantasme d'une « guerre des sexes ».

RIEN DE NEUF SOUS LE SOLEIL





Le constat que le patriarcat n'est pas un système abstrait et extérieur, mais que chaque homme en bénéficie, a depuis longtemps été mis en lumière par les féministes. Mais beaucoup d'hommes refusent cependant de reconnaître qu'ils sont partie prenante du système patriarcal. À leurs yeux, ils ne peuvent pas être des dominants car ils n'oppriment activement personne... Pourtant, qu'ils le veuillent ou non, tous les hommes bénéficient des privilèges associés au genre masculin : parler plus fort et plus souvent, occuper l'espace, faire et dire des choses sans même se poser la question de savoir si l'on est légitime...

L'anarchiste Léo Thiers-Vidal s'est intéressé à sa position d'homme face au féminisme, en s'interrogeant comment vivre et lutter en accord avec des principes antisexistes et libertaires lorsqu'on a été socialisé homme dans une société profondément sexiste. Quelle place trouver dans ces combats sans étouffer la parole des femmes et leurs luttes ? Même les hommes homosexuels bénéficient de plusieurs des avantages masculins face aux femmes. L'homme disposera en général de plus d'argent que les femmes, sa parole sera en général perçue comme plus crédible, il saura profiter du travail accompli pour lui et sans salaire par des femmes, aura moins de risque d'avoir été harcelé ou abusé sexuellement (et donc moins de probabilité d'avoir des séquelles psychologiques)...

Or certains militants s'imaginent qu'on les agresse et les insulte dès qu'on les met en face de ces réalités, tellement habitués qu'ils sont à se reconnaître dans la figure du « bon gars » car ils militent pour l'égalité entre les sexes et entendent très sincèrement combattre le patriarcat. Ils tirent en général un sens de supériorité morale à s'identifier aux opprimés ou alliés des opprimés. Pourtant, en niant l'idée qu'ils seraient eux-mêmes des privilégiés et des dominants, et en refusant de s'ou-

vrir aux critiques féministes à leur endroit, ils sont, très souvent, des vecteurs et relais des valeurs patriarcales. Et, pour se défendre, ils adoptent, sans même s'en rendre compte, des stratégies de défense et d'auto-justification et empruntent leur rhétorique aux masculinistes.

On en arrive à entendre parfois dans des milieux révolutionnaires que les anarchaféministes devraient faire attention de ne pas être trop « extrémistes ».

La suspicion que ces militantes seraient prêtes à abandonner tous les principes anarchistes pour allumer les feux d'une guerre des sexes est pesante. On craint qu'elles ne fassent passer leurs intérêts en tant que femmes avant leur anarchisme, ce qui est insulter tant leur intelligence que la fermeté de leur engagement libertaire.

Tenter de faire passer les féministes pour des paranos ou des exagératrices est une tentative de délégitimer leur combat.

L'agressivité est un des stéréotypes le plus souvent associés aux féministes, même par ceux et celles qui affirment reconnaître la validité de leurs propos. Ne haussez pas le ton, ne vous énervez pas : cela nuirait à votre message. C'est ce qu'on appelle le *tone argument*, et c'est un moyen efficace de délégitimer la parole des femmes. Ce faux argument permet de clore le débat et de discréditer la personne d'en face.

Dans les organisations militantes, les femmes semblent être victimes de l'image de violence et de virilité portée par la culture anarchiste, tel que l'ouvriérisme et l'antifascisme radical, ce qui joue un rôle de repoussoir freinant le recrutement de militantes qui craignent de ne pas trouver leur place et de subir des discriminations. Les féministes doivent continuer à produire textes et analyses qui favorisent la prise de conscience des hommes comme des femmes. Les hommes, quant à eux, doivent changer leurs comportements, non en donnant leur avis sur ce que doit être le féminisme, mais en se demandant comment déconstruire la domination masculine, sinon les luttes antisexistes resteront lettres mortes.

Il serait donc logique d'admettre qu'il est important qu'il y ait un mouvement et un activisme féministes forts, à la fois dans la société en général et dans les milieux militants.



MARIE JOFFRIN,
groupe La Révolte
de la Fédération anarchiste



EXCISION

UNE PRATIQUE DE MARQUAGE DU SEXE

6 FÉVRIER: JOURNÉE INTERNATIONALE CONTRE L'EXCISION

Chaque année, 3 millions de filles de moins de 15 ans risquent l'excision... 200 millions de femmes sont concernées dans le monde, 60 000 vivent en France. Toutes les minutes, six petites filles sont excisées dans le monde, leur chair intime est atrocement coupée, sacrifiée au nom du patriarcat et de la purification. Il s'agit de mutilation sexuelle imposée aux filles, les privant de plaisir!

*On m'a extirpée de l'enfance pour entrer
dans le monde adulte,
dans le monde de la barbarie...*

L'excision est aussi appelée Mutilations sexuelles féminines (MSF) ou Mutilations génitales féminines (MGF). Elle recouvre toutes les interventions incluant l'ablation partielle ou totale des organes sexuels externes de la femme ou autre lésion des organes sexuels féminins. L'Organisation mondiale de la Santé (OMS) distingue quatre types de mutilations sexuelles féminines:

- **la clitoridectomie**: ablation partielle ou totale du clitoris (type I);

- **l'excision**: ablation partielle ou totale du clitoris et des petites lèvres, avec ou sans ablation des grandes lèvres (type II);

- **l'infibulation**: rétrécissement de l'orifice vaginal par ablation et accolement des petites lèvres et/ou des grandes lèvres, avec ou sans ablation du clitoris (type III);

- **les formes non classées de MSF**: toutes les autres interventions nocives ou potentiellement nocives pratiquées sur les organes sexuels féminins à des fins non thérapeutiques.

L'expression « mutilations sexuelles féminines » est explicite reflétant l'ensemble des conséquences de l'acte sur la vie des femmes en intégrant, en plus de l'atteinte physique, toutes les dimensions de la sexualité (psychologique, sociologique, anthropologique, etc.). Dans l'immense majorité des cas, les filles sont excisées avant l'âge de 15 ans. Dans la moitié des 29 pays qui pratiquent l'excision, la majorité des filles subissent les mutilations sexuelles féminines avant l'âge de 5 ans. La personne qui pratique l'excision n'est pas toujours la même selon les contextes: soit une femme âgée maîtrisant un savoir transmis par sa mère, soit une accoucheuse traditionnelle.

Des origines peu connues

Les origines de la pratique ne sont pas claires mais celle-ci serait apparue avant le christianisme et l'islam. Certaines recherches lui trouvent une origine en Nubie, dans la Corne de l'Afrique, dans les régions qui correspondent aujourd'hui à l'Égypte et au Soudan. Des momies égyptiennes présenteraient en effet des marques attestant de cette pratique.

En Europe de l'Ouest et aux États-Unis, l'excision a été pratiquée jusque dans les années cinquante pour traiter des « maladies » telles que l'hystérie, l'épilepsie, les troubles mentaux, la masturbation, la nymphomanie, la mélancolie ou encore l'homosexualité. Aujourd'hui il s'agit d'une pratique liée aux mouvements migratoires. L'excision serait pratiquée dans 29 pays d'Afrique et du Moyen-Orient et dans certaines communautés en Asie (Malaisie, Indonésie, Irak, Inde, Pakistan), en Amérique du Sud (Colombie, Pérou), ainsi que parmi les communautés de la diaspora dans les pays où elle n'est pas traditionnellement pratiquée (Europe, États-Unis, Canada et Australie).

1. Rapport « L'abandon des mutilations génitales féminines et de l'excision, Un examen attentif de pratiques prometteuses », PRP, USAID, 2007.



Dessin de Titouan Lamazou

Des conséquences très néfastes tout au long de la vie

Les MSF entraînent de graves conséquences tout au long de la vie des femmes. Parmi les risques auxquels sont exposées les filles et les femmes victimes de cette pratique, l'OMS cite :

- des douleurs intenses : la vulve, les lèvres et le clitoris sont très innervées, la pratique se fait souvent sans anesthésie ;
- des saignements, voire une hémorragie, pouvant entraîner la mort ;
- des infections vulvaires, urinaires ou gynécologiques dues aux conditions d'hygiène précaires ;
- la mort peut être causée au moment de l'acte par le tétanos et le choc ;
- le VIH par défaut de stérilisation des instruments ou lors des saignements au cours des rapports sexuels ;
- la fermeture quasi complète du vagin et de l'urètre, par infibulation, peut empêcher l'urine et les menstruations de s'écouler normalement ;
- les conséquences sur la vie sexuelle : douleurs ou plaisir sexuel diminué, en raison de l'ablation du gland du clitoris, de cicatrices ou encore des souvenirs traumatisants ;
- les complications obstétricales : saignements excessifs, déchirures du périnée et recours plus souvent à des épisiotomies, parfois fistules obstétricales, conséquences secondaires des complications ;

■ les résultats d'une étude menée par l'OMS sur 28 000 femmes dans différents pays, prouvent que les mutilations sexuelles des mères ont des conséquences négatives sur les nouveau-nés. Les taux de décès périnatal sont supérieurs de 15 % pour les enfants dont les mères ont subi une mutilation de type I, de 32 % en cas de mutilation de type II, et de 55 % en cas de mutilation de type III ;

■ les conséquences psychologiques : beaucoup de femmes décrivent les MSF comme un traumatisme, elles peuvent avoir une grande crainte des rapports sexuels ou connaître un état de stress post-traumatique, d'anxiété, de dépression, de perte de mémoire.

Une norme sociale patriarcale : rendre la femme propre à la consommation d'un homme

Là où elles sont pratiquées, les MSF sont le reflet d'une inégalité entre les femmes et les hommes, au nom de la purification : une femme serait par essence impure, la faire vider de son sang la rendrait propre à la consommation d'un homme. Norme sociale, les MSF persistent en raison d'un sentiment d'obligation très fort. Même lorsqu'elles sont conscientes des répercussions néfastes, les familles préfèrent perpétuer la pratique pour ne pas subir jugements moraux et sanctions sociales telle que l'impossibilité pour une fille de se marier. La pratique est justifiée :

- pour le contrôle de la sexualité des femmes et le maintien de la domination masculine ;
- par les croyances, non fondées, liées à la religion musulmane, chrétienne ou animiste ;
- par d'autres croyances, par des mythes : fécondité des femmes, meilleure hygiène, femmes plus attractives ;
- pour le maintien d'une identité et d'une tradition culturelle : rite de passage vers l'âge adulte, y compris dans les diasporas des contextes migratoires.

Des programmes pour l'abandon des pratiques de mutilation

L'expérience acquise par les associations au cours des dernières décennies de mobilisation a permis de comprendre l'importance de mener des actions de long terme. Pour accompagner les communautés vers l'abandon de l'excision, les programmes efficaces incluent des activités d'éducation et favorisent l'autonomisation, en particulier des femmes, sans jugement ni contrainte : de nouvelles connaissances relatives aux droits humains, à la santé en général, à la santé sexuelle et reproductive et à la religion peuvent être favorisées afin que les communautés identifient elles-mêmes les



solutions pour mettre fin à l'excision. Toutes les formes d'éducation peuvent être employées, et le dialogue intergénérationnel doit être encouragé. La décision d'abandon de la pratique doit par ailleurs être explicite et publique, de façon à ce que les familles soient convaincues que la norme et les attentes qui y sont liées ont changé. Certains programmes visent des activités communautaires destinées à trouver un nouveau rôle et de nouvelles sources de revenus pour les exciseuses.

En France, des associations se démènent. Le GAMS, groupe pour l'Abolition des Mutilations sexuelles féminines et autres pratiques traditionnelles à la santé des femmes et des enfants, avec d'autres partenaires, se sont fédérés dans une plate-forme « Excision, parlons-en ! » ayant pour mission de mutualiser les expertises, de libérer la parole, et travailler en réseau à l'adoption de stratégies multisectorielles, participatives et transversales. Ainsi chaque année, un programme en direction des jeunes scolarisés est lancé en février jusqu'en juin, avec de multiples initiatives, dont le 6 février, Journée internationale contre l'excision. Des chirurgien·nes et urologues, à la suite des travaux d'Odile Buisson, gynécologue, et de Pierre Foldes, urologue, ont mis au point une technique de réparation complète du clitoris, permettant de supprimer la douleur latente laissée par la cicatrice et de résoudre les problèmes obstétriques et urologiques. En France, environ 3 000 femmes ont bénéficié de cette opération remboursée ;



De Montreuil à Paris, une marche contre l'excision

d'autres chirurgien·nes, formé·es, pratiquent cette opération en Égypte et au Sénégal. L'ONU a enfin adopté le 26 novembre 2012 sa première résolution dénonçant les MSF. Si la pratique des mutilations sexuelles est en baisse en Afrique, grâce aux actions menées par des associations de femmes vis-à-vis des femmes et des hommes, pour autant cette pratique n'a pas disparu.

Le chemin est long pour abolir ces pratiques barbares qui visent à mutiler les femmes, à interdire le plaisir aux femmes et à les assujettir aux hommes et à la famille : pratique de marquage du sexe.

**Debout femmes esclaves,
et brisons nos entraves, debout, debout !**

HÉLÈNE HERNANDEZ

Sources :

excisionparlonsen.org

Andro A., Lesclinhznf M., « Les mutilations génitales féminines. État des lieux et des connaissances », *Population*, 2016/2 (vol. 71), p. 224-311. DOI 10.3917/popu.1602.0224.

À voir :

Le documentaire de Nathalie Amsellem et Mireille Darc (52', 2017), *Excision : le plaisir interdit*, a l'intérêt d'apporter plusieurs témoignages actuels de femmes excisées, montrant que l'excision fait partie du quotidien de femmes avec qui nous travaillons, que nous côtoyons socialement, y compris en Europe de l'Ouest.

Ousmane Sembène, Sénégalais engagé dans la lutte contre l'excision – mais pas seulement, voir son film *Le Camp de Thiaroye* ! – est l'auteur d'un film magnifique, qui obtint d'ailleurs le prix Un certain regard au festival de Cannes en 2004. Il s'agit de *Moolaadé*, que l'on peut voir sur Internet : <https://www.africavivre.com/senegal/a-voir/films/moolaade-de-sembene-ousmane.html>



FEMMES EN MIGRATIONS

***Parmi la population migrante dans le monde,
les femmes représentent 48%.
Leur genre génère violences et discriminations spécifiques.***

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, souvent les femmes migrent seules : travail, veuvage (parfois avec leurs enfants, lorsqu'elles fuient les conflits armés), bien sûr, mais aussi traite et mariage.

Dans leurs périples, elles cumulent les statuts de femmes, d'étrangères, parfois de couleur, leur manque de qualification, l'ignorance de leurs droits.

Dans le monde, une grande partie des migrations féminines légales concerne le travail domestique. Les principaux pays d'origine des migrants sont l'Indonésie, les Philippines, le Sri Lanka et la Thaïlande, et les principaux pays d'accueil sont les États du Golfe, notamment l'Arabie saoudite et le Koweït. Hong Kong, le Japon, Taïwan, Singapour, la Malaisie et Brunei sont, eux aussi, des pays ou territoires d'immigration. Dans les pays d'origine, l'émigration des femmes est parfois le double de celle des hommes via diverses agences de placement avec, quelques fois, au bout du voyage, la surprise d'un tout autre travail bien plus proche de la prostitution (« hôtesse » au Japon). Ces femmes, souvent mères de famille, migrent seules sans leurs époux et enfants, partent plusieurs années et envoient leurs gains à leur famille.

Le travail domestique est bien souvent lié à l'obligation de vivre sur place avec des heures de travail sans limites, sans congés, pour un salaire *a minima*, et parfois des sévices éventuellement sexuels. Un statut (*kafala* au Liban et dans les pays du Golfe), quand il existe, interdit de changer d'employeur. Parfois celui-ci confisque les papiers. Dans certains pays, on effectue régulièrement des tests de grossesse, cet état ayant pour conséquence le renvoi. Au Liban, en 2015, les femmes ont monté un syndicat – non reconnu par le gouvernement.

Les pays d'Europe ne sont pas exempts de ce travail domestique, pas toujours déclaré (ménage, garde d'enfants, de personnes

âgées), effectué par des personnes en situation régulière ou non. Ce travail permet parfois la régularisation des personnes, mais il peut aussi donner lieu à de nombreux abus et parfois des maltraitements.

La traite des êtres humains concerne principalement les femmes, le plus souvent attirées par des offres de travail. La contrainte s'exerce à plusieurs niveaux : « dressage » mais aussi menaces sur la famille restée au pays, ou la sorcellerie (femmes nigérianes). S'il existe dans la loi française une clause protégeant ces femmes, elle nécessite la dénonciation des proxénètes (qui sont parfois des femmes : les *mamas*) et ne garantit pas un titre de séjour pérenne.

En France, le mariage avec une personne étrangère originaire d'un pays non européen est un parcours du combattant que connaissent bien des amoureux. Mais il existe partout dans le monde (France incluse) des mariages arrangés avec des personnes d'origine étrangères. Le problème est que le plus souvent le droit au séjour est subordonné à la pérennité du couple. Les femmes victimes de violences conjugales sont donc confrontées au dilemme de rester avec leur conjoint ♡





Image extraite du documentaire
de Cyril Morachioli,
On s'est guéri ici.



❖ ou se séparer, au risque de perdre leur droit au séjour. Si la France a là aussi prévu des mesures de protection pour ces femmes, la preuve des violences est parfois difficile à apporter d'autant qu'elles ne connaissent pas leurs droits et que, parfois, les papiers leur sont confisqués par leurs époux.

Certaines femmes en situation irrégulière, souvent des jeunes Noires, se voient proposer le mariage par des hommes beaucoup plus âgés, hors de toute relation amoureuse, sans savoir que, pour obtenir un titre de séjour, il faut rentrer au pays et obtenir un visa, et que de plus il faut un certain temps de vie commune. Un trafic similaire existe autour de la reconnaissance d'enfants par des Français moyennant finance, mais aussi services sexuels ou prostitution. Si la fraude est prouvée, ces femmes « complices » perdent leur droit au séjour en tant que parent d'enfant français.

En ce qui concerne les femmes demandeuses d'asile, leur parcours migratoire peut s'accompagner de viols et autres sévices, ou d'esclavage (cela concerne aussi les hommes).

Un certain nombre d'entre elles voyagent seules ou avec leurs enfants, leurs compagnons étant décédés ou disparus. Si elles obtiennent l'asile, leur situation reste difficile : du fait de leur statut de mère isolée, elles éprouvent des difficultés à trouver un emploi ou une formation, dont l'apprentissage du français, à s'orienter dans le maquis des administrations et à faire valoir leurs droits. Si elles sont qualifiées elles trouvent rarement un emploi au niveau de leur qualification initiale.

Pour celles qui accompagnent leurs maris, s'il y a des enfants, le risque est important qu'elles restent confinées à la maison.

Les demandeuses d'asile isolées ont parfois perdu leurs maris du fait des actions politiques de ces derniers mais sans avoir elles-mêmes une activité politique. Cela n'a pas empêché que, dans certains pays, elles aient été arrêtées, emprisonnées et violées soit en prison soit au cours de visites de la police. Ces faits sont difficiles

à prouver et le traumatisme subi ne facilite pas leur récit lors de l'entretien à l'OFPRA. Elles sont donc déboutées du droit d'asile. C'est également souvent le cas de celles qui fuient des sévices conjugaux (parfois des menaces viennent des familles du mari), des mariages forcés. Il y a une exception : le risque d'excision de leurs petites filles, pour celles qui viennent de pays où cette pratique est largement répandue, ce sont les enfants qui obtiennent l'asile et leurs mères ont droit à un titre de séjour de dix ans.

Pour les mères déboutées avec enfants, c'est un long parcours éprouvant qui débute, certaines peuvent obtenir des titres de séjour, souvent pour raisons médicales du fait des traumatismes subis, mais il s'agit de titres précaires, soumis à la persistance des troubles (interdiction de guérir ?) avec des délais d'obtention extrêmement longs et, depuis le passage de l'expertise médicale à l'OFII (sous tutelle du ministère de l'Intérieur), il semble que ces titres soient plus difficiles à obtenir.

« Tu as été violée ? Le retour au pays n'aggraverait pas ton état. »

Ces femmes sont très vulnérables : travaux sous-qualifiés, non déclarés, parfois exploitées par leurs compatriotes, mais aussi prostitution et bien sûr en risque d'expulsion, la présence de leurs enfants ne les en protégeant pas.

Les femmes s'organisent : celles de l'association Le goût des autres ont monté une activité de traiteur comme relaté dans le documentaire *On s'est guéri ici*.

Enfin, il faut parler des migrantes qui rejoignent un pays proche, souvent dans des conditions épouvantables, souvent sans leurs compagnons, fuyant persécutions, guerres, famine ou sécheresse, qui vivent dans les camps de réfugiés d'Afrique et d'ailleurs. Elles n'échappent pas à la malédiction : pauvreté ; viols, prostitution. Dans certains camps, on en est à la troisième génération en camp...

DOMINIQUE ALASSEUR



Photo provenant du site AWID (les droits des femmes) au sujet du Syndicat des travailleurs et travailleuses domestiques.





LA GITANE ANARCHISTE

Leda Rafanelli (1880-1971) est une femme de lettres italienne, une figure militante anarchiste, féministe, conférencière, antimilitariste et anti-colonialiste.

Toute sa vie, elle s'est battue pour la liberté, contre l'ordre établi. C'est une partisane de l'amour libre.

En 1900, lors d'un séjour à Alexandrie, en Égypte, elle fréquente la colonie italienne et notamment Luigi Polli, qui lui fera découvrir les idées anarchistes. Elle s'enthousiasme pour l'islam et se convertit. Elle apprendra l'arabe qu'elle parlera et écrira couramment.

Une femme complexe, mais un grand symbole et une militante féministe



Au début des années vingt, Leda Rafanelli publie un recueil au titre assez étonnant : *Donne e femmine*.

En fait, ce sont vingt-quatre nouvelles qui racontent des vies de femmes, la plupart issues de son entourage. Ce sont des portraits édifiants, modèles d'ombre ou de lumière, qui voudraient couvrir la gamme d'une nature féminine.

Le titre se justifie par la présence aux côtés des mères, filles-mères, vieilles filles, militantes, travailleuses ou mendiante, d'authentiques *femelles*, à savoir, une chatte, une guenon ou une chamelle. Ainsi d'emblée le rapprochement, dans sa brutalité, est clair : la femme est une femelle et certains récits vont nous la montrer soumise aux deux instincts qui fondent sa nature : la sexualité et la maternité.

Son activité littéraire et d'éditrice est immense

Elle participe à la revue anarchiste *Il Pensiero*, animée par Luigi Fabbri et Pietro Gori, deux figures importantes du mouvement libertaire et anarchiste italien. Ses sympathies vont vers le courant individualiste.

Avec Luigi Polli, qu'elle épousera en 1902, elle crée la première de ses maisons d'éditions, les éditions Rafanelli/Polli. Y seront publiées : la revue *La Blouse* et des brochures qui ont pour thèmes : l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, l'anti-autoritarisme, la lutte contre l'école et les prisons.

La propagande visait la classe ouvrière et les femmes.

Ses convictions sont profondément féministes et, en tant qu'anarchiste, elle lutte pour l'égalité de l'homme et de la femme. Mais, en tant que musulmane, elle croit au destin. Elle accepte que les femmes demeurent soumises aux lois naturelles comme la maternité.

En 1907, elle noue une relation sentimentale avec Giuseppe Monanni, qui durera une vingtaine d'années.

Avec lui, elle participe à la revue *La Protestation humaine* qui défend les idées philosophiques de Friedrich Nietzsche et de Max Stirner.

En 1908, ils s'installent à Milan et fondent la Société éditrice milanaise, puis Liberria editrice sociale. Ils publient et collaborent à des revues. Leur maison d'édition est sans doute à cette époque la plus importante dans le milieu anarchiste d'avant-guerre.

Ainsi, outre les œuvres de Leda, sont *éditées* celles de Pierre Kropotkine, Pietro Gori, Octave Mirbeau, Élie et Élisée Reclus, etc.

Une femme rebelle et une propagandiste infatigable

En 1913 et 1914, elle a une relation sentimentale avec Benito Mussolini qui n'est pas encore un dirigeant fasciste. Il dirige alors le journal *Avanti*. Elle s'éloignera de lui lorsqu'il prendra des positions bellicistes.

Pendant la Première Guerre mondiale, elle milite et fait de la propagande contre la guerre.

En 1915, elle publie *A Basso le Gueux*. Elle est également très active dans le mouvement anticolonialiste. Elle s'intéresse au sort des Falashas, Juifs éthiopiens, pauvres, marginalisés et victimes d'ostracisme.

En 1920, elle crée *la Casa editrice sociale* qui publie les œuvres d'Enrico Malatesta, Romain Rolland, Louise Michel, Georges Palente, Max Stirner, Luigi Fabbri, Charles Darwin, Eugène Sue, Friedrich Nietzsche, etc.

Elle participe à de nombreuses revues comme *Nichilismo*, *Umanita nova*, et publie de nouveaux romans et nouvelles : *L'Eroc della falla* en 1920, *In contamento* en 1921, *Donne e Femine* en 1922. ♦♦



AVEC LE CAPITALISME INTERNATIONAL ET SES COMPLICES POLITICARDS LOCAUX, LES FEMMES SONT EN PREMIÈRE LIGNE POUR UNE EXPLOITATION PURE ET DURE: QUELQUES EXEMPLES...

❖ Pendant la période fasciste, elle sort peu de sa maison qui sera perquisitionnée ainsi que les locaux de la Casa editrice. De nombreux livres seront brûlés sur la place publique. La maison d'édition devra fermer ses portes en 1926. Leda est surveillée, et elle devra utiliser des pseudonymes pour écrire.

En 1927, elle participe à la création de la *Casa editrice Monanni* qui, jusqu'en 1933, publiera des romans et des textes philosophes. Malgré la censure, la maison d'édition réussit à publier des textes anarchistes et d'autres que l'on peut qualifier d'antifascistes. Le catalogue est impressionnant. On compte :

Pierre Louÿs, Maxime Gorki, Jack London, Upton Sinclair, l'humoriste anglais P. G. Wodehouse (26 titres), Maurice Dekobra et Guy de Teramond, Friedrich Nietzsche (21 volumes), Hans Ryner et bien d'autres.

En 1929, Leda Rafanelli publie sous un pseudonyme un roman anticolonialiste : *L'Oasi: romanzo arabo*. Ce texte paraît en Libye alors que l'armée fasciste y réprime un soulèvement de la confrérie soufie du Senoussis. Un certain nombre de livres sont saisis. La maison d'édition connaîtra des difficultés économiques et devra cesser toutes ses activités.

Entre 1934 et 1939, Leda vit avec Adem Surur, un Ascard (soldat noir de l'armée italienne); cette relation s'achèvera lorsqu'il doit partir faire la guerre en Éthiopie.

Après la Seconde Guerre mondiale, elle vit à Gênes. Après la mort de son fils, elle s'isole mais continue à écrire dans *Umanità nova* ou dans *Il Corvo*.

Elle écrira encore des romans, des nouvelles, des contes, des pièces de théâtre, de la poésie et des textes autobiographiques et politiques qui ne seront jamais publiés. Elle s'intéressera aussi au bouddhisme.

Pour gagner sa vie, elle pratiquera la cartomancie et donnera des cours d'arabe.

La Zingara anarchica (la gitane anarchiste), ainsi qu'elle se surnommait, meurt en 1971.

JUSTHOM

Cambodge, 2016 : 500 ouvrières de 4 usines textiles sont hospitalisées suite à des évanouissements sur le lieu de travail. 10 heures par jour pendant 6 jours par semaine, 37 °C dans les ateliers sans ventilation ou air conditionné, salaire mensuel 150 à 190 € (minimum vital évalué à 350 €). Les heures supplémentaires sont obligatoires, les refuser entraîne le licenciement. Le harcèlement sexuel est si fréquent que plus de 30 % des ouvrières s'en plaignent.

2 septembre 2017, Nanrai Garment Factory, suite à changement de propriétaire, les contrats de 660 ouvrières ne sont pas renouvelés. Indemnité de licenciement : 60 € ! Les ouvrières mettent en place un piquet de grève pour empêcher le transfert des machines.

9 septembre 2017, 150 travailleuses de l'usine de confection Teng Xua, débrayent et manifestent pour 6 revendications, dont l'indemnité des congés maternité, le paiement des congés maladie et contre les licenciements arbitraires.

Vietnam : 80 % des esclaves du textile sont des jeunes femmes âgées de 18 à 30 ans. À partir de 30 ans, elles sont contraintes de quitter leur emploi, pour cause d'épuisement.

16 septembre 2017 : 6 000 travailleuses d'une usine textile de la province de Thanh Hoa sont en grève pour soutenir 14 d'entre elles licenciées pour avoir tenté de constituer une section syndicale.

Hong Kong : 8 septembre 2017, 450 femmes parmi les milliers de domestiques d'origine philippine, indonésienne ou thaïlandaise marchent vers le Département du travail avec pour revendication, un salaire de 700 € par mois au lieu des 550 € actuels.

Grande-Bretagne : 6 servantes (4 Indiennes, une Polonaise et une Française) travaillent à la chaîne pour fabriquer des boîtes de repas. Pour protester contre les cadences infernales, elles pratiquent le sabotage. La préposée à la mise en boîte vide sur le tapis roulant les ingrédients qui doivent « en principe » aller dans les boîtes. Ce qui ralentit la production et au lieu de produire 2000 boîtes par jour, il n'en sort que 870 !

Espagne : le 7 septembre 2017 dans l'enclave espagnole de Ceuta : chaque matin, entre 7 000 et 9 000 « femmes mulets » transportent sur leur dos des ballots de marchandises de 50 à 90 kg. Elles convoient ces paquets dans une marche risquée de plusieurs heures par des chemins dangereux (l'un de ces trajets, fermé aujourd'hui, s'appelait « l'escalier de la mort »), vers le Maroc. Elles font ainsi plusieurs allers-retours par jour pour une rémunération de 20 à 30 €. Ce trafic clandestin, représente jusqu'à 30 % des exportations de l'Espagne vers le Maroc. Il est particulièrement lucratif à cause du différend entre l'Espagne et le Maroc, sur le statut de cette enclave qui fait que les marchandises sont exemptées de tous droits de douane ou autres taxes.

Portugal : 20 septembre 2017 : grève des infirmières déclarée illégale parce qu'elles n'ont pas respecté le préavis de 10 jours. Une manifestation a regroupé à Lisbonne plus de 3 000 d'entre elles. Elles étaient habillées en noir avec un tee-shirt portant l'inscription « Basta ». Leur salaire n'a pas été augmenté depuis six ans. De plus, bien qu'elles soient payées pour 35 heures de travail, elles font constamment des heures supplémentaires, dont elles revendiquent le paiement.

Algérie : 29 juillet 2017 à El Match, bidonville dans la grande banlieue d'Alger, des manifestants, en majorité des femmes, bloquent une avenue proche du site, pour obtenir des logements. La police réprime sauvagement.

Inde : 15 juillet 2017, des centaines de villageois en colère attaquent la résidence d'un riche suite à des violences qu'il a perpétrées contre une domestique, exploitée par ce nanti.

J.



L'écriture inclusive : manifeste des 3/4

Des membres du corps enseignant la langue française s'engagent à ne plus enseigner la règle de grammaire résumée par la formule « le masculin l'emporte sur le féminin ».

Nous, enseignantes et enseignants du primaire, du secondaire, du supérieur et du français langue étrangère, déclarons avoir cessé ou nous apprêtons à cesser d'enseigner la règle de grammaire résumée par la formule « Le masculin l'emporte sur le féminin ».

Trois raisons fondent notre décision :

- La première est que cette règle est récente dans l'histoire de la langue française, et qu'elle n'est pas nécessaire. Elle a été mise au point au XVII^e siècle. Auparavant, les accords se faisaient au gré de chacun·e, comme c'était le cas en latin et comme c'est encore souvent le cas dans les autres langues romanes.

Bien souvent, on pratiquait l'accord « de proximité », venu du latin, qui consiste à accorder le ou les mots se rapportant à plusieurs substantifs avec celui qui leur est le plus proche. Par exemple : « afin que ta cause et la mienne soit connue de tous » (Ronsard, épître à la Response aux injures et calomnies..., 1563).

La nouvelle règle a d'ailleurs dû attendre la généralisation de l'école primaire obligatoire pour être appliquée massivement : « On peut aller sur le lac [d'Évian], en bateaux à vapeur ou petits-bateaux, et visiter les coteaux et montagnes voisines, à pied ou en voiture » (D^r Linarix, Guide pratique de la Savoie et Haute-Savoie médicale et pittoresque, 1896).

- La seconde raison est que l'objectif des promoteurs de la nouvelle règle n'était pas linguistique, mais politique : « Parce que le genre masculin est le plus noble, il prévaut seul contre deux ou plusieurs féminins, quoiqu'ils soient plus proches de leur adjectif. » (Dupleix, Liberté de la langue française, 1651) ; « Le masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle » (Beauzée, Grammaire générale..., 1767).

Si l'école de la République a préféré abandonner cette formule au profit de celle qu'on connaît, c'est en reconduisant l'ordre de valeur qui est à son fondement. Un ordre que les classes politiques maintenaient parallèlement, en refusant aux femmes les droits politiques jusqu'en 1944, et en refusant plus longtemps encore de leur ouvrir les grandes écoles ou d'abroger les dernières dispositions du « Code Napoléon ».

- La troisième raison est que la répétition de cette formule aux enfants, dans les lieux mêmes qui dispen-

sent le savoir et symbolisent l'émancipation par la connaissance, induit des représentations mentales qui conduisent femmes et hommes à accepter la domination d'un sexe sur l'autre, de même que toutes les formes de minorisation sociale et politique des femmes.

Pourquoi n'accepteraient-elles pas de gagner moins que leurs collègues, ou d'accomplir des corvées dont leurs compagnons se dispensent, ou de supporter leurs coups, s'il est admis au plus haut niveau que « le masculin l'emporte sur le féminin » ? La lutte contre les stéréotypes de genre, qui est essentielle au progrès de l'égalité réelle des femmes et des hommes, ne peut être efficacement menée si cette maxime n'est pas mise au ban de l'école.

D'autres mesures travaillant à l'expression d'une plus grande égalité dans la langue sont nécessaires, mais le plus urgent est de cesser de diffuser cette formule qui résume la nécessaire subordination du féminin au masculin.

En conséquence :

- Nous déclarons enseigner désormais la règle de proximité, ou l'accord de majorité¹, ou l'accord au choix² ;

- Nous appelons les enseignantes et les enseignants de français, partout dans le monde, à renouer avec ces usages ;

- Nous les appelons à ne pas sanctionner les énoncés s'éloignant de la règle enseignée jusqu'à présent ;

- Nous appelons le ministère de l'Éducation nationale à donner à ses personnels et à ceux des établissements sous sa tutelle des instructions précises allant dans le même sens ;

- Nous appelons les professionnelles et les professionnels de la presse et de l'édition, les correcteurs et correctrices, les écrivaines et les écrivains à en faire autant ;

- Nous appelons les citoyennes et les citoyens francophones à en faire autant.

1. L'accord de majorité consiste à accorder le ou les mots se rapportant à plusieurs substantifs avec celui qui exprime le plus grand nombre : « Un Français et mille Françaises sont enthousiasmées par l'accord de proximité ».

2. Avec l'accord au choix, le ou les mots se rapportant à plusieurs substantifs sont accordés selon le bon vouloir du rédacteur ou de la rédactrice.



LE POINT « • » SUR L'ÉCRITURE INCLUSIVE

L'homme ne peut pas faire de sa femme une camarade de combat sans remettre en cause sa domination sur elle.

CLAUDE ALZON, *La Femme potiche et la femme bonniche.*

Au fond, l'idée de départ est simple, elle repose sur le fait que, d'une part, la langue est le reflet de la société dans laquelle elle est utilisée et que, d'autre part, elle détermine la manière de penser. On l'a compris, si le féminin est absent de la forme lexicale que nous employons, le masculin l'emporte au détriment du féminin, en d'autres termes, le masculin est supérieur au féminin.

En 2016, une des dernières tentatives de réformer l'orthographe, considérée par certain·es comme une réforme par le bas, nous en montre la difficulté. La langue serait-elle donc figée définitivement ? Pourtant, des femmes ont décidé (pas toutes, mais des hommes également) de bousculer la vieille dame (née en août 1539, lors du traité de Villers-Cotterêts par François 1^{er} qui imposa le français dans la rédaction des documents juridiques). La quelle qui démarra un siècle plus tard, lors de la création de l'Académie française, traduit le rapport des forces entre les sexes. Pour Antoine Oudin (mort en 1653), linguiste, le genre des noms désignant les fonctions dépend des personnes qui les exercent, tandis que cet autre linguiste, Alain Bertolila (né en 1949), affirme aujourd'hui que tous les signes linguistiques sont arbitraires et que « le statut du genre, catégorie de marques distribuées de façon largement aléatoire [...] n'a que fort peu à voir avec le sexe ». Aveu de mauvaise foi récupéré par Alain Finkielkraut quand il déclare que « l'écriture inclusive est l'inepte caricature du féminisme originel ». D'autres, tel le philosophe Raphaël Enthoven y voient une « agression de la langue

par l'égalitarisme » et « le double héritage de 1984 [Orwell] et des Précieuses Ridicules ». Avec la même réprobation, l'Académie juge l'écriture inclusive un péril mortel pour la langue française. Ne se disent-ils pas Immortels ? Cette guerre révèle cependant sa vraie nature qui est une guerre du savoir, non pas celui qui enrichit chacun ou chacune, mais du savoir comme clé du pouvoir.

En quoi la langue serait-elle si importante qu'il faudrait la traiter au-delà d'un simple outil de communication si elle n'avait une fonction politique ? Quand nous parlons, de quoi parlons-nous ? La langue effectivement véhicule à la fois ce que nous exprimons et ce que nous sommes. Quand nous disons : « Tous les hommes sont égaux », de qui parlons-nous ? Des hommes, des femmes, des hommes et des femmes à la



Pour la Saint-Valentin, offrez un point milieu, par Pauline Dorémus.



fois? On s'aperçoit très vite que cette ambivalence nomme les hommes (le masculin) comme les bénéficiaires d'un don, d'une humanité, d'une reconnaissance dont les femmes sont exclues. Pierre Bourdieu rappelle à juste titre que « *les échanges linguistiques sont aussi des rapports de pouvoir symbolique* » (*Ce que parler veut dire*, Fayard, 1982).

Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin, affirme Éliane Viennot (éd. iXe, 2014), agrégée de lettres, enseignante à l'université Jean-Monnet pour qui le langage structure notre pensée. Elle considère également que la langue française est genrée contre un prétendument neutre masculin.

Il semblerait donc que l'égalité entre les femmes et les hommes – au niveau de la langue, mais sans aucun doute au niveau des comportements – doive passer par un changement des règles de la grammaire, malgré l'injonction du Premier ministre, Édouard Philippe, « *à ne pas faire usage de l'écriture dite inclusive* » dans une circulaire parue au *Journal officiel* le 22 novembre 2017.

Le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes, dont le but est de lutter contre « *un enfermement des femmes et des hommes dans un répertoire restreint de rôles et de situations* » encourage l'écriture inclusive. Pour lui, la langue reflète la société et sa façon de penser le monde; à cet effet, il a publié en 2015 un guide pratique « *pour une communication publique sans stéréotype de sexe* » qui prend appui sur quelques principes fondamentaux:

Ainsi la féminisation des noms de fonctions, de métiers, de responsabilités, de grades et titres est indispensable lorsqu'il s'agit de femmes, c'est même un préalable. Ces derniers doivent être des noms féminins, comme *artisane, autrice, professeure*, etc.

Le choix des mots épicènes, des mots neutres du point de vue du genre, c'est-à-dire qui ont la même forme au féminin qu'au masculin, enfant, ministre, secrétaire, doit être privilégié. Quand cela est possible, parler des élèves du lycée, plutôt que des lycéens ou

lycéennes, du corps enseignant plutôt que des enseignantes et des enseignants qui alourdissent le texte. Mais selon les cas, quand il n'y a pas d'autre possibilité, par exemple à propos d'un groupe de personnes, on emploiera le féminin et le masculin et l'on dira les candidates et les candidats, ou les cheffes et les chefs, en prenant soin de respecter l'ordre alphabétique. Ainsi, il sera question de l'égalité entre les femmes et les hommes, les Français et les Françaises. La préférence ira vers l'utilisation d'expressions non sexuées comme les droits humains plutôt que les droits de l'homme.

L'accord de proximité qui était une règle a disparu, pourtant, des auteurs comme La Bruyère, La Fontaine la respectaient, ou encore Jean Racine qui écrit: « *Ces trois jours et ces trois nuits entières*. » Mais voilà, dans le souci d'asseoir la supériorité masculine, cette règle, qui consiste à accorder les mots avec le terme le plus proche, devait être balayée avec ce qui pouvait rester de féminin. Il serait pourtant heureux aujourd'hui de dire ces garçons et ces filles sont belles ou encore ces femmes et ces hommes sont égaux!

Enfin, le point médian, situé à mi-hauteur du lettrage pourrait être celui vers qui se tourner: choisi-e, n'entravant pas la lecture et facile à utiliser (sur PC: Alt +250 et sur Mac: Alt-Maj-F).

Rien ne semble définitif, il s'agit en quelque sorte de faire vivre les trésors de la langue et de ses ressources sans craindre d'épouvanter ceux qui s'accrochent à ce qui aurait pu être un jour définitif, comme si la langue et l'esprit qui la commande ne pouvaient évoluer. Or nous sommes en ce moment alimenté-es de visions d'un monde plus égalitaire, dans lequel les violences faites aux femmes sont dénoncées avec opiniâtreté comme jamais elles ne l'ont été, violences sexuelles, mais aussi violences qui ne disent pas leur nom, car invisibilisées: le langage possède cette particularité d'être à la fois l'expression même et l'indicible, ce qui ne peut être dit. C'est bien ce qu'il s'agit de dénoncer.

ALAIN ELUDUT

CONTACT

ABONNEMENT

Nous co
Le
Vous
soit
Libellez le chèq
Casse-rôles, c

IBAN n° FR09

Bulletin d'abonnement, contact...

Voir les derniers numéros du journal

2004 1000 0102 0742 7102 004 BIC FR 1000 1000 0102 0742 7102 004



CEUX DE L'ENFANCE SONT LES PIRES, CEUX DE L'ENFANCE NOUS DÉCHIRENT...

« Car parmi tous les souvenirs
ceux de l'enfance sont les pires
ceux de l'enfance nous déchirent. »



Ces mots de la chanteuse Barbara me trottaient dans la tête en lisant le livre de Tit'Soso « Pas normale » paru aux Éditions Libertaires.

Les mots de Tit' Soso sont secs et tranchants et taillent dans le vif, ils évoquent sa famille : le père, la mère, les trois frères et la grande sœur qui se noie lors d'une baignade dans la Loire. Accident tragique effacé comme une tache de la mémoire familiale mais versé comme un poison dans l'oreille de la petite sœur à qui la grand-mère répète :

« Il n'y a que les meilleurs qui s'en vont. »

Tit'Soso étouffe dans la maison aux rideaux tirés, aux volets fermés et aux secrets bien gardés car les voisins, « des jaloux, il faut s'en méfier ».

Tit'Soso se rebelle, elle aimerait dessiner, peindre comme son père, ses frères, elle rêve d'être libre mais elle apprendra à taper à la machine pour devenir secrétaire, un métier féminin et, puisqu'elle résiste, elle est la « pas normale » et doit être remise dans l'étroit chemin du devoir !

Il faut dire un mot des beaux dessins de Laurence mis en couleur par Valentin. On les dirait tirés d'un album pour enfants et leur fraîcheur forme un contraste réussi avec la violence contenue du propos.

Portrait à charge diront certains, mais plaider pour toutes les enfances gâchées aux rêves piétinés par les consignes absurdes : « porter un corset, mettre une combinaison, se méfier des Arabes « la sale race », diront les autres.

Quand ce court récit se termine, Tit'Soso a 18 ans et part, « bêtement enceinte », avec un billet de 50 francs que lui donne son père. On attend la suite...

« Et la mère fermant le livre du devoir,
s'en allait satisfaite et très fière sans voir,
dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
l'âme de son enfant livré aux répugnances. »

A. Rimbaud, *Les Poètes de 7 ans*



« Pas normale »...

Ce pamphlet aurait dû, aurait pu s'appeler « Famille, je vous hais ! », mais n'est-ce pas banal, n'est-ce pas le sentiment que ressentent nombre d'adolescent.e.s ?

Les événements subis dans la petite enfance forment la suite, entraînent révolte et refus... d'où des « pas normale » d'une mère chef de famille, dans la tradition et la revendication sociale : ne pas être en bas de l'échelle.

Avoir une fille qu'on ne comprend pas, qui pose des questions auxquelles on ne sait répondre que « Parce que ! », c'est dur aussi. Mais chacun.e de son côté, hein !

Ici, c'est celui de l'adolescente.



« L'AUTRE BANDE DESSINÉE - 6 FEMMES AUTEURES »

Ce titre d'expo me fait penser que nous sommes l'autre sexe. L'autre, qui est regardé du haut de l'hétéropatriarcat, qui est méconnu, ignoré, que l'on pare donc de préjugés, y compris pavés de bonnes intentions comme l'enfer que vivent les femmes qui se les prennent dans la figure depuis la nuit des temps. L'autre, qui refuse d'être le « deuxième ».

Qu'on se le dise : **PLACE AUX DESSINATRICES !**

La Médiathèque de l'AME présentait à Montargis, du 1^{er} au 18 novembre 2017, les planches originales de Chantal Montellier, Silvia Radelli, Marion Laurent, Cecilia Capuana, Perrine Rouillon et Sylvie Fontaine. Au programme de ce jour, une table ronde, suivie d'un débat public, sur la problématique d'être auteure dans notre société, animée par le principal promoteur de l'événement, Christophe Vilain, animateur d'Entrecase (émission BD sur Ouatch TV) et membre du Groupe Gaston Couté de la Fédération anarchiste. J'ai moi-même rendez-vous avec Chantal Montellier, cofondatrice de l'association Artémisia en 2007, dessinatrice depuis 1972, pour *Combat syndicaliste*, *L'Humanité*, *Charlie Hebdo*, *Métal Hurlant* et *Ah ! Nana* (unique journal de bandes dessinées féminines ayant existé, fermé par la censure au 9^e numéro, faut oser alors que la pornographie masculine envahit nos vies !), une pionnière. Je l'informe à la fin de mon interview que Christian Chandellier, musicien et professeur du Conservatoire de Montargis, consacrera à 14 h 30 son cours d'écoute mensuel à la Médiathèque à une grande compositrice, Lili Boulanger, et qu'il les y invite. La dessinatrice : « *Et lui aussi est membre de votre groupe Gaston Couté ? Mais je vais demander l'asile politique !* »

L'association Artémisia décerne annuellement, vers le 9 janvier (naissance de Simone de Beauvoir), son prix à un album scénarisé et/ou dessiné par une ou plusieurs femmes. Elle revendique une place pour l'imaginaire et le graphisme féminin. Pourquoi Artémisia ? En l'honneur d'Artemisia Gentileschi, grande peintre italienne du XVII^e siècle qui fit carrière après avoir eu le courage d'affronter un procès intenté à son professeur pour l'avoir violée, lequel fut condamné. « *Parce que, dit Montellier, la création BD au féminin nous semble peu connue et reconnue, peu valorisée et éclairée, quelques arbres surexposés cachant la forêt des talents laissés dans l'ombre ou à l'abandon. Parce qu'un regard féminin sur la production BD nous paraît essentiel... Parce que la BD destinée à tous et largement diffusée, reste un média dominé par l'imaginaire masculin, qui véhicule des stéréotypes écrasants. Parce que les jurys, notamment pour les présélections sont généralement composés des seuls représentants du sexe dit fort.* » Et excluent tout aussi généralement les femmes dessinatrices des auteurs éligibles. De fait, le grand prix d'Angoulême n'a jamais été décerné à une femme.

MONICA JORNET



À gauche, œuvre de Chantal Montellier
Ci-dessous : Œuvre de Silvia Radelli

